

CHARLES  
KINGSLEY

# Cap à l'Ouest !

WESTWARD HO !



**PRNG**  
P.R.N.G. ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : *Westward ho !*



Tous droits de traduction de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette : © Eric Chaplain

Pour la présente édition : © PRNG EDITIONS — 2013/2018/2020

PRNG Editions (Librairie des Régionalismes) : 48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

**ISBN 978.2.36634.020.4**

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

**CHARLES KINGSLEY**

# Cap à l'Ouest!

**LES HÉROS DE LA MER**

**AU TEMPS DE L'INVINCIBLE ARMADA**

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR AGNÈS DERBAIX-MISONNE  
ILLUSTRATIONS DE FRANÇOIS CRAENHALS



## AVANT-PROPOS

**T**ous ceux qui ont parcouru ce délicieux pays qu'est le nord du Devon connaissent certainement la charmante petite ville de Bideford, sa longue plage de sable doré, et le fameux pont de vingt-quatre arches, où les saumons viennent attendre les crues d'automne. Grim pant vers les hautes terres, la ville étale sa blancheur sur le flanc d'une colline. Au-dessus, quelques pics escarpés font saillie, çà et là, à travers d'épais bois de chênes; puis le terrain dévale doucement vers des champs fertiles jusqu'à l'endroit où, mêlant leurs eaux calmes, les rivières Tawn et Torridge se rejoignent, avant de se jeter dans l'Atlantique.

Bideford a toujours été un endroit plaisant. Caressé jour et nuit par la bonne brise du large, il est protégé à la fois des vents froids et des chaleurs orageuses des Midlands. Mais à l'époque dont je vous parle, Bideford était plus qu'une agréable ville où venaient faire escale quelques navires côtiers. C'était alors un des principaux ports de l'Angleterre: il équipa sept navires pour combattre l'Armada.

C'est à ces petites villes de l'Ouest, Bideford et Dartmouth et Plymouth et bien d'autres encore, que l'Angleterre doit l'origine de sa gloire navale et commerciale. Et ses colonies, ce sont les hommes du Devon, les Drake, les Hawkins, les Gilbert, les Raleigh, les Grenville, les Oxenham qui les lui ont gagnées.

J'écris ce livre en souvenir de ces hommes, de leurs voyages, de leurs exploits et de leur héroïsme.



# I.

## M. OXENHAM

### ET LES HOMMES DU DEVON

**P**ar une chaude après-midi d'été de l'an de grâce 1575, un garçon de belle taille et de bonne mine longeait en flânant le quai de Bideford. Vêtu de sa toge d'écolier, sac et ardoise en main, il observait d'un air songeur le va-et-vient des marins et l'agitation du port. Après qu'il eût dépassé le bas de la grande-rue, il arriva en face d'une des nombreuses tavernes ayant vue sur la rivière. Des marins s'étaient rassemblés sur le seuil et écoutaient avidement un personnage placé au milieu d'eux. L'enfant, dont la curiosité était toujours en éveil pour les choses de la mer, s'approcha du groupe et se glissant parmi les mousses, il parvint à entendre le discours suivant débité d'une voix forte et assurée et ponctué de gros jurons

— Si vous ne me croyez pas, disait l'homme avec le rude accent du terroir, allez-y voir vous-mêmes. Aussi vrai que je suis gentilhomme, je vous dis que je l'ai vu de mes propres yeux, et Salvation Yeo que voici, l'a vu également. Nous avons mesuré le tas : soixante-dix pieds de long, dix pieds de large et douze pieds de haut de barres d'argent pesant entre trente et quarante livres chacune ! Holà les gars ! que le capitaine Drake nous dit, je vous ai conduits à l'entrée de la trésorerie du monde et c'est votre faute si vous ne la laissez pas aussi plate que morue séchée.

— Comment donc se fait-il que vous n'avez rien ramené céans, M. Oxenham ? interrogea un malin compère.

— Et comment se fait-il que vous n'étiez pas là pour m'aider, vous ? Ma foi, nous aurions pu emporter ces trésors sans danger, mais voilà que le capitaine Drake se met tout à coup à défaillir. Nous accourons à son secours, et nous lui voyons à la jambe une blessure large comme trois doigts et les chausses pleines de sang. Son frère et moi, nous le transportons donc vers les

chaloupes. Par la mordieu ! il se débattait comme un diable et criait qu'il voulait continuer le combat. Pourtant, chacun de ses pas laissait dans le sable une trace sanglante. Voilà pour-quoi nous sommes partis sans rien prendre. Et dites-moi, mes braves, que valait-il mieux sauver ? Drake ou le sale argent ? De l'argent, mille tonnerres, on peut toujours en trouver, mais un capitaine pareil à Francis Drake, çà, mes amis, le ciel n'en fait jamais qu'un à la fois, et si nous le perdons, finie la chance de l'Angleterre, que je vous dis. Quelqu'un n'est-il pas de mon avis ? Qu'il choisisse son arme et je suis son homme !

Celui qui débitait cette harangue et que l'écolier prenait pour un prince ou tout au moins un duc, était un personnage de haute stature, à l'apparence robuste, au visage rubicond, à la barbe et aux yeux noirs. Bravant les lois somptuaires de l'époque, il était vêtu d'un pourpoint de velours pourpre (couleur pourtant si difficile à porter) ; une paire de dagues barrait sa ceinture et une rapière richement ciselée lui battait la cuisse ; ses doigts étincelaient de bagues ; deux ou trois chaînes d'or entouraient sa fraise et d'immenses boucles lui pendaient aux oreilles ; son chef était coiffé d'un grand chapeau espagnol sur lequel il avait attaché non pas une plume, mais un oiseau entier dont le splendide plumage vert doré brillait comme une pierre précieuse.

Son discours achevé, il se découvrit et dit en montrant l'oiseau :

— Regardez, les gars, avez-vous déjà vu un oiseau pareil ? C'est l'oiseau que les vieux rois Indiens de Mexico ne laissent porter que par les leurs. Et cependant, je le porte, — moi, John Oxenham de South Tawton — afin de montrer à tous les braves garçons du Devon que si les Espagnols sont les maîtres des Indiens, nous sommes les maîtres des Espagnols.

Là-dessus, d'un coup de poing, il renfonça son chapeau.

Un murmure d'approbation suivit ces paroles ; cependant quelqu'un fit entendre qu'il se demandait si les Espagnols n'étaient pas trop nombreux pour eux.

— Trop nombreux ? Avec combien d'hommes nous sommes-nous emparés de Nombre de Dios ? Soixante-treize nous étions, et pas un de plus quand nous avons pris la mer hors du goulet

de Plymouth. Je vous le dis, ces Espagnols sont de sacrés poltrons, comme tous les fanfarons d'ailleurs.

— Vous avez raison, brailla un grand diable à l'aspect farouche qui se tenait auprès de lui.

— Allons, venez ! dit Oxenham. Venez avec moi ! Qui s'engage ? Qui veut faire fortune ?

— Qui veut s'engager ? s'écria le grand efflanqué. C'est à votre tour, à présent ! À Plymouth, nous avons quarante hommes prêts à prendre la mer quand nous retournerons ; il nous faut encore une douzaine d'hommes de Bideford, juste un mousse ou deux, et nous pouvons partir pour faire fortune.

— Allons, reprit Oxenham, vous n'allez pas laisser les hommes de Plymouth dire que ceux de Bideford n'osent pas les suivre ? Qui s'engage ? Qui veut partir ? Il n'y a qu'un pas à faire, après tout ! Et dès qu'on a passé le cap Finistère, la mer est aussi calme qu'une mare aux canards. Allons, qui s'engage ? Je connais la route, et Salvation Yeo qui était le second canonnier la connaît aussi bien si pas mieux que moi. Demandez-lui de vous montrer la carte.

Sur quoi, l'homme à l'aspect farouche tira de dessous son bras une grande corne blanche de buffalo sur laquelle étaient gravés de nombreux dessins représentant des mers et des terres. Il la brandit à l'admiration de la foule.

— Voyez donc, camarades ! Regardez ! Je l'ai eue d'un Portugais dans les Açores. Il a pointé tous les endroits où il a navigué et tout ce qu'il a vu. Prenez-la dans vos mains, Simon Evans ; regardez-la bien et je vous garantis que vous connaîtrez la route en cinq minutes.

On se passa la corne de l'un à l'autre. L'écolier qui n'avait rien perdu de toute la scène, la dévorait des yeux et désirait ardemment la voir de plus près. Après que les marins qui s'étaient avancés tour à tour pour offrir leurs services à M. Oxenham se furent quelque peu dispersés, il demanda à la tenir dans ses mains.

Lentement et passionnément, l'enfant l'examinait sous toutes ses faces. À ses yeux émerveillés s'offraient des villes et des

ports, des dragons et des éléphants, des baleines en lutte avec des requins, des îles peuplées de palmiers et de singes, chacune ayant son nom écrit au-dessous ; et par-ci, par-là : « Ici, de l'or » ; ou bien, « Beaucoup d'or et d'argent », notes écrites probablement par M. Oxenham lui-même. La merveilleuse corne ! Oh, s'il pouvait l'avoir en sa possession

— Dites, voulez-vous la vendre ?

— Oui, bien sûr, si tu peux m'en donner le prix.

— Je veux cette corne ! Il me la faut ! dit le garçon. Là-dessus, après avoir fouillé ses poches, il en tira six pence (tout ce qu'il avait) et demanda si cela pouvait faire le prix.

— Ça ? non, ni même vingt fois ça !

Le garçon réfléchit un moment à ce que tout bon chevalier-errant aurait fait dans un cas semblable. Puis, il dit : « Dites-moi combien et je me battraï pour la somme ».

— Ah, par exemple ! Non merci, Monsieur !

— Brisez la tête de ce petit vaurien, dit Oxenham.

— Appelez-moi encore une fois vaurien et je brise la vôtre, Monsieur ! fit l'enfant en montrant le poing avec défi. Oxenham le regarda un instant en souriant.

— Tut ! Tut ! mon garçon, frappez quelqu'un de votre taille si vous voulez, mais épargnez les petites personnes comme moi ! dit-il.

— Si j'ai l'âge d'un garçon, Monsieur, j'ai le poing d'un homme. J'aurai quinze ans ce mois, et je sais répondre à qui m'insulte.

— Quinze ans, mon jeune coq, vous en paraissez plutôt vingt, dit Oxenham en jetant un regard admiratif sur la forte carrure du garçon, sur ses yeux bleus pleins de vivacité, sur ses boucles blondes et son honnête figure toute ronde. Si j'avais une demi-douzaine de garçons comme vous, j'en ferais des chevaliers avant de mourir. Eh Yeo ?

— Ah, il ferait bien l'affaire ! dit Yeo. Il serait un brave coq de bataille dans un an ou deux, puisqu'il ose déjà hérissier ses plumes devant un vieux coq coriace comme le capitaine.

On s'esclaffa. Oxenham qui riait plus fort que les autres

demanda à l'enfant pourquoi il était si désireux de posséder cette corne.

— Parce que je veux aller en mer répondit l'écolier en relevant hardiment la tête. Je veux voir les Indiens. Je veux combattre les Espagnols. Et, tout fils de gentilhomme que je suis, je serais bien heureux d'être mousse à bord de votre navire.

— Et tu le seras ! dit Oxenham en lâchant un gros juron. Comment t'appelles-tu et de qui es-tu le fils, vaillant camarade ?

— Je m'appelle Amyas Leigh. Je suis le fils de M. Leigh de Burrough Court.

— Eh, pardi, je le connais bien ! Dieu le bénisse ! Et je connais sa cuisine également. Elle est fameuse ! Qui soupe avec lui ce soir ?

— Sir Richard Grenville.

— Dick Grenville ? Tiens ! J'ignorais qu'il fût en ville. Retourne chez toi, mon garçon, et dis à ton père que John Oxenham va venir lui tenir compagnie. J'irai droit au fait avec ce brave gentilhomme et je te promets que nous partirons à l'aventure. Quant à la corne, laisse-la-lui, Yeo, et je t'en donnerai un noble<sup>(1)</sup>.

— Pas un penny, Capitaine ! Si le jeune monsieur veut bien accepter le don d'un pauvre marin, la voilà, et Dieu veuille qu'il y trouve sa chance.

Et le brave homme avec la générosité impulsive d'un vrai marin, remit la corne au garçon puis s'éloigna en hâte pour échapper aux remerciements.

— Et maintenant, dit Oxenham, mes joyeux compères, ceux qui seront de vrais frères pour moi, un vrai frère je serai pour eux, dans les mauvais jours comme dans les bons, dans le naufrage comme dans la chance, dans la tempête comme dans le calme, qu'il y ait des victuailles ou non ! Voici ma main ! Topez là ! Et alors donc Hardi les gars ! Cap à l'ouest !

Et hurra pour la Nouvelle Espagne !<sup>(2)</sup>

---

(1) Ancienne pièce de monnaie.

(2) Nom donné au temps de la reine Élisabeth, à la portion de la mer des Caraïbes qui borde la côte de l'Amérique du Sud, et aussi à la côte elle-même, des bouches de l'Orénoque à l'isthme de Panama.

Oxenham, après ce discours, s'étant éclairci la voix en se ren-  
gorgeant, entra dans la taverne suivi de ses nouvelles recrues.  
Amyas prit le chemin de la maison paternelle, serrant précieu-  
sement la corne contre sa poitrine. Il était partagé entre l'espoir  
et la crainte. Il se demandait s'il n'avait pas mal agi en révélant  
ainsi à un étranger le cher désir qui le possédait depuis l'âge de  
dix ans, et qu'il avait toujours caché à son père et à sa mère.



## II. MAUVAIS PRÉSAGE POUR M. OXENHAM

**B**ien que fils de gentilhomme et mêlé à la meilleure société de la ville, Amyas Leigh n'était pas ce qu'on appelle un garçon remarquable. Encore moins un savant. Seule, sa bonne mine attirait l'attention.

Naïvement, il croyait aux fées, et il s'imaginait que le soleil, tournait autour de la terre. Par contre, il connaissait tous les oiseaux, les poissons et les insectes, leurs noms et leurs mœurs. Il pouvait dire avec autant d'exactitude qu'un vieux marin ce que signifiait la direction des nuages. Ajoutez à cela quelques bribes de latin, et voilà toute sa science.

Comme les anciens Perses, il avait été formé à « dire la vérité et tirer de l'arc », et il le faisait parfaitement. De même, il était capable d'endurer gaiement la souffrance. Eue un gentilhomme représentait pour lui la plus belle chose du monde. Cela voulait dire avant tout (on le lui avait appris) : conserver toujours son sang-froid, ne jamais causer de peine inutile à personne qu'il fût riche ou pauvre, et mettre son orgueil à sacrifier son propre plaisir pour le bien des plus faibles. De taille et de force peu communes, Amyas écrit parmi les garçons de Bideford, le batailleur le plus terrible. À l'école, il faisait figure du héros incontesté qui secourt l'opprimé en faisant rudement justice à l'agresseur. Pour le reste, il n'avait pas d'ambition, si ce n'est celle de plaire à ses parents et quand l'âge serait venu, de prendre un jour la mer.

Pressant toujours la corne contre son sein, il se hâtait jusque chez lui pour raconter tout ce qui venait de se passer. Ayant atteint les hauteurs de la ville il s'arrêta un instant pour contempler les navires qui glissaient majestueusement vers le large. Quand pourrais-je m'embarquer ? se demandait-il, le cœur battant, les

yeux brillants d'excitation, tandis qu'une brise légère soulevait ses boucles blondes.

Comme il l'avait annoncé, M. Oxenham vint souper ce soir-là.

— Eh bien, Dick Grenville, dit-il quand le repas fut achevé, voulez-vous entreprendre le brave homme, moi, je me charge de la bonne dame ?

Celui auquel il s'adressait de la sorte, Sir Richard Grenville, était un homme grand et bien fait. C'était de plus, un sage et vaillant homme devant lequel personne n'aurait osé dire ou faire une chose vile. Chacun le saluait bien bas, aussi bien à la cour d'Elisabeth où il siégeait parmi les plus grands que dans les rues de Bideford où il croisait le squire, les marchands ou d'humbles boutiquiers ; et quand il chevauchait sur les routes des moorlands, les femmes se précipitaient sur le seuil de leur maison pour voir passer le bon Sir Richard, l'orgueil du Devon.

Oxenham fut quelque peu surpris quand, après avoir demandé à M. Leigh l'autorisation de prendre Amyas avec lui et après avoir fait miroiter tous les avantages du voyage, il trouva Sir Richard peu disposé à l'aider dans sa requête.

— Vous avez interrogé son père et sa mère, dit Sir Richard. Quelle est leur réponse ?

— Voici la mienne, dit M. Leigh. Si c'est la volonté de Dieu que mon fils devienne un marin comme Sir Richard Grenville, qu'il parte, et Dieu le secondera. Mais laissez-le demeurer ici encore un moment, afin que je puisse faire de lui un gentilhomme tel que Sir Richard.

Sir Richard s'inclina très bas.

— J'ajouterai l'argument d'une mère, s'écria M<sup>me</sup> Leigh. Amyas reste notre seul enfant. Son frère aîné est déjà parti, et Dieu sait si nous le reverrons jamais. Ah, M. Oxenham, vous n'avez pas d'enfant, vous, sinon, vous ne me demanderiez pas le mien !

— Et qu'en savez-vous, ma gentille dame, répondit l'aventurier qui était devenu soudain mortellement pâle, car ces derniers mots l'avaient touché au vif.

Il se leva, et d'un geste courtois il effleura des doigts ses lèvres

en disant: « Je n'ajoute rien à cela. Adieu, douce dame, et que Dieu donne à tous les hommes des femmes telles que vous ».

— Et à toutes les femmes, répliqua-t-elle en souriant, des maris tels que le mien.

— Tut! Tut! fit Leigh. Et à présent, buvons à notre prochaine rencontre.

Il se mit debout, et après avoir porté à ses lèvres la coupe de vin de Malvoisie, il la passa à Sir Richard. Celui-ci se leva à son tour et dit: A la fortune d'un hardi marin et d'un vaillant gentil homme!

Ayant bu, il plaça la coupe dans les mains d'Oxenham.

Le visage de l'aventurier s'empourpra, ses yeux s'égarèrent. Était-ce l'effet des boissons qu'il avait bues pendant la journée ou à cause des dernières paroles de M<sup>me</sup> Leigh?

Il sembla hors de lui pendant quelques instants. Il éleva la coupe et allait boire à la santé des autres quand soudain, il la laissa tomber sur la table et pointant du doigt un objet, il s'écria en tremblant:

— Là, le voyez-vous? L'oiseau! L'oiseau à la poitrine blanche!

Chacun le regarda, stupéfait; mais Leigh, en homme prompt à deviner les choses, se força à rire instantanément et s'écria:

— Sottise, brave Oxenham! Laissez les oiseaux blancs à ceux qui veulent caner! M<sup>me</sup> Leigh attend de boire à votre santé.

Oxenham revint à lui aussitôt, but à la santé générale et prit congé de ses hôtes sans plus d'autre allusion à son étrange exclamation.

Tandis que Leigh le reconduisait jusqu'au seuil, M<sup>me</sup> Leigh et Grenville gardèrent pendant quelques minutes un silence de mort.

— Voici des générations, dit enfin M<sup>me</sup> Leigh, que l'on voit cet oiseau avant la perte de chacun des siens. Dieu l'aide!

— Amen, dit Grenville. Mais vraiment, Madame, je ne tiens aucun compte de ces présages. Et se tournant vers Amyas, il poursuivit: « Et maintenant, approchez, mon aventureux filleul, et ne prenez pas un air aussi lugubre. J'ai entendu dire que vous aviez déjà rossé tous les mousses de Bideford. Est-ce vrai »?

— *Presque tous*, répondit Amyas modestement. Mais, ne vais-je donc pas partir en mer ?

Chaque chose en son temps, mon garçon. Dieu ne permet pas que ni moi ni vos respectables parents, nous vous empêchions de répondre à ce noble appel qui est la sauvegarde de l'Angleterre et de sa reine.

— Je voudrais être un brave aventurier comme M. Oxenham.

— Écoutez ! dit Sir Richard. Je vais vous faire une promesse. Si vous demeurez sagement ici, et apprenez de votre père et de votre mère tout ce qui fait un gentilhomme et un chrétien aussi bien qu'un marin, un jour viendra, où vous prendrez la mer avec Sir Richard lui-même pour une mission bien plus noble que la chasse à l'or dans la Nouvelle Espagne.

— Oh mon fils, mon fils ! s'écria M<sup>me</sup> Leigh. Écoute ce que te promet le bon Sir Richard. Bien des fils de comtes seraient heureux d'être à ta place !

C'est ainsi qu'Amyas Leigh retourna à l'école, tandis que M. Oxenham ayant repris le chemin de Plymouth, s'embarquait pour la Nouvelle Espagne.



### III. PREMIER RETOUR D'AMYAS

Cinq années se sont écoulées. C'est un matin ra-dieux de novembre. Il est neuf heures. Les cloches de l'église de Bideford éclatent à tout instant en joyeuses volées. Les rues regorgent de marins et de bourgeois en habit de fête. Les femmes ont revêtu leurs riches atours, amples vertugadins et fraises de dentelle.

Partout des guirlandes sont accrochées, des oriflammes flottent au vent et dans le port, les navires ont hissé leurs pavillons. Les écuries sont pleines et la maison de Sir Richard est un vrai cabaret; on y boit, on y mange, on y desselle les chevaux et c'est un va-et-vient ininterrompu de grooms et de valets.

Qu'est-ce donc qui met ainsi le vieux Bideford en lisse? pourquoi ce joyeux vacarme de tambours et de trompettes? Et tout ce monde à l'église où l'on va chanter les prières de reconnaissance au Tout-Puissant? Pourquoi tous les yeux sont-ils fixés avec admiration sur quatre marins bronzés et plus encore sur ce gigantesque personnage qui les précède, un garçon encore imberbe dominant l'assemblée de la tête et des épaules? Et tandis qu'ils s'agenouillent devant l'autel, pourquoi M<sup>me</sup> Leigh sanglote-t-elle doucement, la tête cachée dans les mains?

C'est que ces cinq hommes, tous du Devon, sont les premiers marins anglais qui, conduits par Francis Drake ont fait le tour du monde. Voici leurs noms: Amyas Leigh de Burrough, John Staveley, Michael Heard et Jonas Marshall de Bideford, et Thomas Braund de Clovelly — C'est une longue histoire, et pour la connaître nous devons retourner à peu près au point où nous en étions au chapitre précédent.

Après le départ de M. Oxenham, Amyas, selon sa promesse, s'était conduit sagement pendant plus d'un an. Si son savoir ne s'était guère étendu, par contre, il était devenu sans peine excellent archer, hardi cavalier, fine lame, quand un jour son

père s'étant rendu pour affaires aux assises d'Exeter, attrapa la fièvre au contact des prisonniers, tomba malade en pleine cour et mourut en une semaine.

La quarantaine à peine dépassée, M<sup>me</sup> Leigh demeurait donc veuve avec son fils à élever. Amyas sentit qu'une nouvelle vie commençait pour lui et qu'il devait dorénavant penser et agir pour sa mère. C'est ainsi que le lendemain des funérailles de son père, il se rendit résolument chez Sir Richard Grenville et demanda à voir son parrain.

— Soyez mon père à présent, lui dit-il.

Sir Grenville contempla le front volontaire de l'enfant et lui promit ce qu'il demandait. Et Lady Grenville le prenant affectueusement par la main, retourna avec lui chez sa mère. Les deux femmes se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre se jurant d'être des sœurs l'une pour l'autre, ce qu'elles furent toujours.

Puis, la vie continua comme auparavant ; Amyas montait à cheval, tirait, boxait, errait sur les quais aux côtés de son parrain, pendant que son frère Frank, dont nous allons parler, poursuivait à l'étranger de brillantes études.

Frank était d'un caractère tout opposé à celui d'Amyas. Féru d'art, de sciences et de lettres, il était vraiment la fine fleur de la jeunesse cultivée de son époque. Physiquement aussi, le contraste entre les deux frères était frappant. Autant Amyas était grand, fort et rude de manières, autant Frank était fin et délicat. Ami des savants et des poètes, fréquentant chez les grands, il avait visité les principales cours d'Europe, et depuis quelques mois, il était le tuteur de deux jeunes princes allemands à l'université de Heidelberg. Mais, n'ayant plus reçu depuis longtemps déjà de nouvelles de son père, il s'était inquiété et hâté de revenir au pays. C'est ainsi qu'il trouva un jour sa mère veuve et Amyas parti pour les mers du sud avec le capitaine Drake de Plymouth.

Mais pourquoi donc Amyas était-il parti pour les mers du sud ? Pour deux raisons ; raisons qui conduisent parfois les jeunes gens beaucoup plus loin et dans de pires endroits. Amyas était parti

premièrement à cause d'un maître d'école, et deuxièmement à cause d'une jeune beauté. Commençons par le maître d'école.

Vindex Brimblecombe était à cette époque professeur à l'école de grammaire que fréquentait Amyas. Or, Amyas ne se départait jamais un instant de son cher désir d'aller en mer, et quand il ne pouvait pas errer sur les quais et observer les navires, il se consolait parfois pendant les heures de classe en dessinant des bateaux et des cartes imaginaires sur son ardoise. Il se fit qu'une après-midi, il était particulièrement absorbé à tracer une île avec château-fort, dragon, etc., et que pour contempler cette merveille Mes autres garçons s'étaient rapprochés de lui. Stimulé par leur admiration muette, Amyas ajoutait toujours à son dessin; puis il lui vint l'idée d'y placer le maître d'école lui-même et il se mit à en dessiner fidèlement les traits et la silhouette. Cette fois l'admiration se manifesta par un léger chahut qui attira l'attention de M. Brimblecombe. Il en demanda l'explication. Naturellement, aucune réponse.

— Leigh! Venez ici, Monsieur, et montrez-moi votre devoir.

Du devoir, aucune trace encore; Amyas était bien trop occupé à mettre la dernière touche au portrait de son maître! Aussi, c'est à la stupéfaction de tous qu'il fit cette réponse.

— Chaque chose en son temps, Monsieur! et il se remit à dessiner.

— En son temps, Monsieur! Venez ici, vaurien, ou je vous écorche tout vif.

— Attendez une minute! répondit Amyas.

Le vieux gentilhomme bondit, fêrule en main, fonça à travers la classe et... reconnut son portrait sur l'ardoise fatale.

— Que signifie cela, gredin? rugit-il, et empoignant sa victime, il brandit sa canne pour la frapper. Mais Amyas, d'un air serein et joyeux avait déjà redressé sa haute taille. Levant l'ardoise des deux mains, il l'abattit si rudement sur le crâne chauve de Brimblecombe que caboche et ardoise laquèrent en même temps tandis que le malheureux pédagogue s'écroulait sur le plancher.

Sur quoi, Amyas sortit de l'école et retourna tranquillement chez lui. Après réflexion, il alla trouver sa mère et lui dit .

— Je vous demande pardon, mère, mais j'ai brisé la tête du maître d'école.

— Brisé sa tête, vous, misérable garçon ! s'exclama la pauvre femme horrifiée. Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Je ne peux pas le dire, dit Amyas avec contrition. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Elle paraissait si douce, et ronde et chauve et — vous savez ?

— Comment, je sais ! Oh, malheureux garçon ! Vous l'avez peut-être tué !

— Je ne pense pas qu'il soit mort ; sa caboche paraissait trop dure pour cela... Mais est-ce que je ne ferais pas bien d'aller le dire à Sir Richard ?

En dépit de sa terreur, M<sup>me</sup> Leigh ne pouvait qu'à grand-peine s'empêcher de rire devant le flegme d'Amyas (qui n'était pas le moins du monde de l'insolence) et se trouvant à court d'argument, elle l'envoya à son parrain.

— Que voulait-il vous faire ? demanda Sir Richard après qu'Amyas lui eut raconté son histoire.

— Me fouetter, parce que j'avais dessiné son portrait au lieu de faire mon devoir.

— Comment ? Aviez-vous peur d'être fouetté, vaurien ?

— Pas du tout ! Mais je voulais finir mon dessin et il était si terriblement pressé ! Et — Oh, Monsieur, si vous aviez vu sa tête, vous auriez vous-même...

— Amyas ! Ceux qui ne savent pas obéir ne seront jamais capables de commander. Allez, Monsieur, allez retrouver votre maître et soyez fouetté !

— Très bien, dit Amyas, considérant qu'il en était sorti à fort bon compte. À peine avait-il franchi le seuil que Sir Richard, se tenant les côtes, se mit à rire aux larmes de cette aventure.

Amyas trouva M. Brimblecombe la tête pansée et couverte d'emplâtres. Il reçut de son maître une bastonnade telle qu'il s'en souvint pendant quarante-huit heures au moins.

Mais le soir même, le bon Sir Richard manda le vieux Vindex et lui dit, après l'avoir réconforté avec une coupe de vin des Canaries :



Amyas trouva M. Brimblecombe la tête pensée et couverte d'emplâtres.

— Eh bien, Monsieur le maître d'école, mon filleul vous en a fait voir un peu trop aujourd'hui, pas vrai? Tenez, voici deux nobles pour payer les frais du médecin.

— Oh! mon bon Monsieur, merci! bredouilla le pauvre Brimblecombe, vous savez que mes charges sont lourdes, — neuf enfants dont huit sont des filles, — et votre filleul est un brave garçon, éveillé et tout, mais, votre Honneur, je crois qu'il vaudrait mieux qu'il s'en aille, car je ne pourrai plus le voir sans avoir mal à la tête. Et batailleur avec cela! mon fils John m'a dit qu'il avait encore flanqué par terre un homme, un de Barnstaple parce qu'il avait dit qu'il y avait à Barnstaple une fille plus jolie que Rose Salterne de Bideford. Et il fera de même, a-t-il dit, avec tous ceux qui prétendront que Rose Salterne n'est pas la plus gentille fille du Devon.

— Eh! Que dites-vous là? Qui vous a raconté ces sornettes?

— Mon fils John, Monsieur.

— Et quel âge a-t-il, votre gros nigaud de fils?

— Seize ans, Monsieur, mais ce n'est pas sa faute, je vous assure!

— Pourquoi le coquin n'est-il pas à Oxford au lieu de traîner ici à colporter des histoires et à lorgner les filles?

— Je le voudrais bien, Monsieur, mais il n'y a plus de place pour des boursiers, ce n'est pas sa faute, Monsieur!

— Allez au diable, vieux bonhomme! Je lui en trouverai, moi, une place, et s'il n'y va pas, c'est à la prison d'Exeter qu'il finira. Entendez-vous?

— Si j'entends? Oh oui, Monsieur, et merci Monsieur, et John ira Monsieur, — et moi, puis-je aussi m'en aller, Monsieur?

Sans attendre la réponse de Sir Richard, Brimblecombe avait pris la fuite aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes. Sir Richard se mit de nouveau à rire aux éclats ce qui fit entrer Lady Grenville qui avait probablement surpris toute la conversation car elle dit:

— Je crois, mon cher époux, que nous ferions bien d'aller à Burrough.